

Catherine Balance

# LA PROMESSE DU SILENCE

JouVence  
*roman*

**Dans la même collection aux Éditions Jouvence**

*L'Agence des miracles*, Sofia Giovanditti

*À Emilia*, Julien Levy

*Le Dernier Dîner*, Camille Lesur

*La Strip-teaseuse et le Chasseur de nuages*, Sofia Giovanditti

*Le Fabuleux Carnet des cœurs perdus*, Enolla Brunetti

*L'Écho des souffrances silencieuses*, Emmanuelle Drouet

*Un secret peut en cacher un autre*, Céline Colle

*Le Chaman du Pacifique*, David Perroud

*On n'est jamais à l'abri... d'une nouvelle joie*, Yor Pfeiffer

*Le destin n'a pas toujours tort*, Cécile Hovane et Laetitia Dupont

*Le Salon de thé du bonheur retrouvé*, Céline Gaudel

*Le Charme des fantômes trop bavards*, Éliane Saliba Garillon

*Le Sac à main d'une autre vie*, Victoria Lecointe

*Ce sera lui*, Laurent Grima

**Éditions Jouvence**

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : [www.editions-jouvence.com](http://www.editions-jouvence.com)

E-mail : [info@editions-jouvence.com](mailto:info@editions-jouvence.com)

**Catalogue gratuit sur simple demande**

© Éditions Jouvence, 2024

ISBN : 978-2-88953-915-4

Couverture : Flamidon

Correction : Judith Léviton

Mise en pages : Valérie Boukobza

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

*À mes filleuls bien-aimés, Pablo et Noé,  
Que l'amour soit avec vous.*

*L'absence n'est-elle pas pour qui aime la plus certaine,  
la plus efficace, la plus vivace, la plus indestructible,  
la plus fidèle des présences ?*

Marcel Proust

*Nous resterons ainsi pour l'éternité de cette vie  
dans le silence de notre promesse.*

## *Ella*

*J'étais assise à même le sol, au fond d'une grande salle. Je l'ai vu s'approcher et je me suis levée. Il marchait dans une travée baignée de lumière, le visage aminci, la silhouette élancée, l'aspect plus jeune. Je me suis dirigée vers lui, irrésistiblement attirée par son éclat. Personne ne cherchait à me retenir.*

*Lorsque je suis arrivée à sa hauteur, je l'ai appelé doucement par son prénom. Il a tourné la tête vers moi et passé son bras sous le mien, sans un mot, m'entraînant dans le couloir de lumière. Autour de nous, des êtres radieux nous saluaient d'un grand sourire. Nous longions une allée, au bout de laquelle une table était dressée dans une clarté surnaturelle.*

*Je me suis arrêtée juste avant d'atteindre l'endroit. J'ai dit : « Je ne peux pas rester. » Quelque chose m'empêchait d'aller plus loin, une vague voix intérieure qui répétait : « Ce n'est pas le moment... ce n'est pas le moment. » Il n'a pas tenté de m'en dissuader et, pour une raison encore obscure à mes yeux, semblait résigné à ce que je ne le suive pas. L'instant d'après, il lâchait mon bras et se dirigeait seul vers le fond de l'allée.*

*Je me réveillai.*

*Ella*

Je monte l'allée avec ma guitare. Une brume légère flotte juste au-dessus des arbres. En suspens, comme le temps, blanche comme ce matin froid d'hiver.

Le ciel bat des cils derrière la frange des nuages bas. Mes pas s'enfoncent en crissant sur le sol couvert de neige fraîche vers le petit sentier du cimetière où je vais te retrouver.

Je sors la guitare de sa housse et enlève mes gants. Je la serre contre moi comme je te serrerais encore.

Il n'y a personne. Les doigts engourdis, je commence à jouer les premières notes de cette ballade que tu aimais tant. Mais lorsque je m'apprête à chanter, aucun son ne sort de ma gorge. Deux grosses larmes roulent sur mes joues.

Les nuages s'écartent et le soleil se met à briller. Une percée soudaine et bienvenue qui m'apaise.

Sur la tombe, les fleurs ont fané. Seul le ruban de la gerbe a gardé sa couleur, tache rouge sur le gris de la pierre. Le cœur serré, je lis le message de tes enfants en lettres d'or : *Avec toi pour toujours. Aurélien et Lou.*

Un damier de galets polis a été disposé tout autour de la dalle. Certains brillent déjà au soleil tandis que les autres paraissent encore à l'ombre de la stèle, formant deux parties distinctes. Moitié ombre, moitié lumière, face cachée, face visible, toute ma vie avec toi résumée en somme, mon amour.

C'est doux de dire « mon amour », de laisser résonner la saveur des syllabes, les lèvres se rapprochant en avant comme pour envoyer un baiser. C'est doux de le dire, de m'y autoriser. Et de laisser la brise caresser mon visage, d'imaginer ta main en définir les contours, faire ce geste tendre sur ma peau et en chasser les ombres.

Enhardie par cette première pensée, je répète les mots à voix haute :

— Mon amour, mon amour...

*Aurélien*

Un mois déjà que les mots de Carine ont résonné au téléphone : « ton père... mort ». J'ai encaissé la nouvelle sans trop réagir, je n'arrivais pas y croire. Et passé le mois figé, malheureux, à essayer de m'en remettre.

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours redouté de te perdre. Mais pas comme ça, pas d'un coup, pas pour de bon. Parce que ça, cette chose horrible, je ne m'y étais pas préparé.

Un mois déjà que les souvenirs se bousculent, ta vie qui défile à toute allure, ce que nous avons pu vivre, ce que nous avons manqué.

\*\*\*

Tu avais eu ton heure de gloire, à vingt ans. Tu apparaissais dans deux ou trois films et avais connu un certain succès. L'avenir s'ouvrait, prometteur. On te disait futur grand. Avec le succès était arrivé un nombre important de filles. Non qu'il n'y en ait eu avant, mais là, tu t'en rendais compte. Toi qui ne te trouvais pas beau te découvrais irrésistible dans les yeux brillants des femmes. Alors tu n'avais pas résisté. Ma mère, Sophie, en avait souffert. Pas au début, car votre couple était assez libre. Vous ne vous étiez pas juré fidélité. Au contraire même, vous retiriez une certaine fierté d'avoir le sens du partage. Mais tu étais tombé. Fou d'amour. Pour une rousse farouche, indomptable, qui n'avait eu de cesse de te vouloir pour elle seule,



et y était parvenue. J'avais quatre ans. Déchirure totale. Tu avais tout quitté pour naviguer avec ta belle et sillonner les mers. Deux ans, trois ans, plus ? Je ne t'ai revu qu'à mes dix ans. Tu avais soudain réapparu dans « notre » monde, notre normalité. Pas question pour autant de reprendre la vie commune – tu avais un autre enfant, une demi-sœur que je ne connaissais que plus tard –, mais tu venais me chercher régulièrement. Nous avions une relation. Au début, je ne voyais en toi que l'inconnu des photos de mon enfance, silhouette svelte accrochée aux murs de ma chambre, témoignant de temps heureux, oubliés pour moi. Toi, me tenant la main, me portant sur tes épaules, m'embrassant. Ma mère n'avait jamais décroché les cadres. Jamais décroché tout court, d'après moi, même si elle protestait féroce­ment chaque fois qu'on abordait le sujet. Il me restait aussi quelques images floues. Une impression de toi qui flottait dans ma mémoire. Je savais que tu étais mon père mais je ne te donnais pas encore ma confiance. Et s'il te reprenait de t'en aller ? De me laisser de nouveau ? Je ne pouvais pas me le permettre. J'avais réussi à m'en sortir, réussi à combler le vide sans fond de ton absence. Je m'étais raconté toutes sortes d'histoires. T'avais imaginé en aventurier de l'arche perdue, découvreur de trésors, dénouant des mystères séculaires, combattant d'obscures forces. À l'école, je frimais, je disais « moi mon père, il voyage, il sauve le monde, il est bien trop occupé pour venir me chercher ». Toutes ces choses triviales du quotidien, ce n'était pas pour toi. Tu étais au-delà de ces considérations, je m'en persuadais. Et puis ça m'avait passé. Un jour,

je t'avais vu tel que ton absence crue me le rappelait sans cesse. Tu m'avais abandonné, tu *nous* avais abandonnés. De super-héros, tu étais redescendu à une place moins glorieuse, plus humaine aussi.

Au début, je m'étais méfié. Buté même. Tu n'allais pas me ravoir comme ça. Trop facile. J'avais d'abord dit « non je ne veux pas le voir ». Fièremment. J'étais l'homme de la maison à présent. Pourtant quand ma mère m'avait appris ton retour, expliqué avec toute sa douceur que tu voulais passer du temps avec moi, rattraper les années perdues, j'avais cru que mon cœur allait implorer. Je m'étais repris tout de suite. Tu ne pourrais rien rattraper. Le temps perdu était perdu. Le manque criant, brûlant, ne pouvait se combler. Le désespoir non plus.

Et je t'avais revu sans le vouloir, à la maison. Tu avais demandé pardon. Sophie et toi aviez parlementé longuement dans la cuisine. Elle avait tempêté, pleuré. Toi aussi tu avais pleuré, imploré, dit que sur les mers, on perdait la notion du temps. Que tu l'avais laissé passer. Et qu'un jour, tu n'avais plus su comment faire pour renouer. Parce que c'était trop tard, que je t'aurais oublié, tout par ta faute à toi, bien sûr, et qu'il fallait l'accepter. Mais tu n'avais pas pu. Tu avais attendu jusqu'à ne plus en pouvoir, alors tu étais là, repentant, dans notre minuscule cuisine, ton grand corps occupant tout l'espace.

J'avais descendu l'escalier avec précaution, au ralenti. Tu avais levé la tête vers moi, le regard hésitant et plein d'espoir à la fois.

CATHERINE BALANCE

Puis j'avais entendu ta voix, ta voix fraîche et joyeuse. Cette voix de jeune homme que tu as conservée toute ta vie. Aurélien, mon garçon ! En un instant, tu étais debout et me serrais dans tes bras. Et je m'étais abandonné, au bord des larmes, sans plus de résistance. Papa.

*Ella*

C'est en hiver que tu m'avais embrassée, la première fois. Un ciel semblable à celui-ci. Fait rare dans notre région, les trottoirs débordaient de blanc, les enfants jouaient à la glisse et leurs cris ravis emplissaient l'air de notes sonores et gaies. Les flocons voletaient autour de nous, plumetis légers s'écrasant sur nos joues, au coin des yeux, dans nos cheveux mêlés. J'avais aimé le froid mouillé de la neige fondue. Le goût sur mes lèvres. Enveloppée dans tes bras immenses comme dans un manteau de chaleur.

Tu étais à un moment charnière, au retour d'un long voyage, sur le point de te séparer. Tu aurais pu me choisir, tu allais le faire, quand un bébé est arrivé, une fille. Tu t'es engagé là, sans toutefois me quitter et j'ai accepté cette vie avec toi, en retrait.

Les premières difficultés passées, ton absence récurrente, la frustration de n'être jamais vus ensemble, de façon plus officielle, j'ai pris goût à cette liberté de vivre seule, comme je l'entendais.

J'avais cru l'avoir décidé de mon plein gré et pour le bien de tous, de ta famille que je ne voulais pas briser. Ne pas voir dans tes yeux la peine ou le regret d'avoir blessé les tiens. Ne pas ressentir la culpabilité d'y avoir contribué.

Peut-être avais-je craint que notre amour ne franchisse pas le seuil du quotidien, que les frémissements de mon cœur ou les tiens s'espacent avec le temps, que je m'habitue à toi et ne m'émerveille plus.

J'étais restée ton autre femme, j'avais accepté de ne rien exiger de plus. Ne jamais demander ce que tu n'aurais pu me donner. Ne jamais être un poids, ne t'empêcher de rien. Et surtout, ne jamais risquer que notre amour cesse. C'est de moi que je doutais au fond. À bien y réfléchir, je me suis protégée du pire. C'est ce que je me dis pour balayer les regrets quand ils se présentent.

Pas une fois je ne me suis sentie isolée. Notre bonheur m'en préservait. Jusqu'à ce jour où Internet t'a pris à moi. Deux ou trois lignes dans l'encadré sombre d'un avis de décès. J'ai vu ton nom annoncé par tes proches. Madame... son fils et sa fille bien-aimés... et tout s'est brouillé.

Combien de temps suis-je restée prostrée dans le noir de ma petite chambre, les rideaux tirés comme si la lumière du jour n'était plus autorisée à faire entrer son lot de gaieté ? M'endormant seulement au petit matin, exsangue, après des heures où je me raccrochais, crispée, à un coin du drap, vague radeau où me maintenir à la surface. Je ne voyais plus de jour d'après.

Pour la première fois, je me suis sentie à l'ombre de toi, la femme cachée, sans droits. Je ne pouvais pas aller

## LA PROMESSE DU SILENCE

à l'enterrement, ma présence m'aurait dévoilée. Et si je ne pouvais t'accompagner, ce jour-là en particulier, alors que me restait-il de nous ? J'entrais pour de bon dans notre vie secrète, mais sans ta présence aimante, sans la légitimité que tu me donnais, et je devais oublier qui j'avais été pour toi, ne pouvant jamais le révéler. Je t'avais promis le silence et l'interdiction planait, insidieuse.

Ironie du sort, c'est le cimetière qui t'a ramené à moi. Je pouvais t'y retrouver sans craindre d'être vue. Ni de déranger quiconque. Il me suffisait de choisir mes moments, au milieu de la journée en semaine ou le soir tard, le week-end.

J'ai laissé passer un mois après l'enterrement, puis je suis venue.

## *Aurélien*

Je t'ai mené la vie dure au début, ne me laissant pas apprivoiser. Devenant tour à tour introuvable quand tu passais me prendre ou soudainement muet pendant des heures. Ça dépendait des fois, de ma colère ou de mon manque de confiance, je ne voulais pas paraître facile, pas après ce que tu nous avais fait vivre. Toi, tu semblais traverser le temps toujours au présent comme si rien de mal ne s'était produit avant, comme si tu repartais de zéro. Le pire, c'est que tu paraissais tellement sincère dans ton oubli du passé. Tu disais : « C'est ce que nous vivons maintenant qui compte. » Bien sûr, ça t'arrangeait de présenter les choses comme ça, mais j'ai fini par te croire. Et te voir comme une sorte d'oiseau éphémère dont il fallait profiter dans l'instant. Ta leçon de vie à toi, qui me laissait à la fois un goût pour la liberté, l'appel de l'envol et un sentiment désolant d'incertitude.

Tu m'emmenais marcher dans la campagne. Moi, l'enfant de la ville, je découvrais le nom des plantes, des arbustes. Tu m'aidais à reconnaître le chant des oiseaux, à me fondre dans le silence jamais total de la nature. On s'allongeait dans les herbes hautes, sans parler. Quand je tentais une question, un mot, tu te tournais vers moi l'index devant la bouche et je savais que tu me disais « écoute ».

Toutes ces heures que nous avons passé en silence. J'ai parfois douté de ton intérêt pour moi. Étais-je seulement le prétexte d'une compagnie à ces balades ?

*Ella*

Le cimetière est sur une butte, le chemin pavé pour monter vers toi a quelques ornières que j'évite avec soin car le sol commence à geler et devient glissant. Il fait nuit à présent. La lumière d'un lampadaire jette son faible éclat sur les galets. Un manteau de cailloux posés là, faciles à déplacer comme pour te laisser la possibilité de voyager encore, de changer d'habitable ou de contrée.

J'ai apporté un des encens dont tu aimais tant l'odeur. Mais je n'ai rien pris pour l'allumer. Il me faut retourner sur mes pas jusqu'au tabac au coin de la rue. Plus de vingt ans que je n'ai acheté de briquet. Ça me fait drôle. L'espace d'un instant, je suis redevenue fumeuse, aux yeux du monde.

Agenouillée sur le sol glacé, j'allume le bâtonnet et souffle sur la petite flamme. Le point rouge virevolte dans le noir, signal réconfortant. Je plante la tige dans la terre, juste à côté de la dalle, et ferme les yeux. Je m'imagine avec toi.



Nous sommes déjà venus dans ce cimetière. Tu me l'avais décrit comme un jardin un peu magique, un parc paysager à la déco zen. Toute cette verdure, si près de la ville, c'est ce qui en fait le charme. Ici, les tombes se fondent dans le décor, discrètes, laissant la place aux fleurs et aux fougères, aux arbustes à baies colorées, disposés de-ci, de-là, comme si les graines avaient été disséminées au petit bonheur la chance. Je t'y avais suivi, à ta demande, pour que tu me présentes à ta mère, moi l'amante, et que je devienne ta femme devant ses yeux clos. Tu étais resté face à sa parcelle, à lui parler de moi, déclamant des poèmes, mi-riant, mi-pleurant.

Je trouve cet endroit habité depuis. Tu l'as rendu vivant.

Tu es enterré pas très loin d'elle. Peut-être sortez-vous de vos abris le soir pour vous retrouver ? Ça me console de l'imaginer. De savoir que tu n'es pas seul.

*Aurélien*

Il y avait les fois où tu ne venais pas. Le plus dur avec toi. Parce que je n'étais jamais sûr de te voir. Tu avais des mots rassurants : « Ne doute pas, je t'aime même quand je ne suis pas là. » Et lorsque j'objectais que je t'attendais, que j'étais inquiet, que je craignais même que tu disparaisses de nouveau sur l'un de ces bateaux, tu répétais comme un mantra : « Ne t'inquiète pas, ne doute jamais. Parfois je change mon programme parce que je suis comme ça, variable... J'aime suivre la vie comme elle se présente. » Je ne comprenais pas toujours ce que tu entendais par là mais tes mots me redonnaient confiance. Je me disais que tu reviendrais, que tu repasserais par la maison, un jour ou l'autre.

*Ella*

Nous nous sommes connus à une période spéciale, entre Aurélien et Lou. Un interstice entre tes deux vies. Tu revenais de ton long périple en mer, avec ta femme, Carine. Revoir le monde fourmillant de ta vie d'avant, après ces années de fusion en quasi tête à tête, t'avait poussé à vouloir retrouver une certaine liberté. Comme s'il y avait eu urgence à ne plus rien manquer. Tu avais revendiqué une pause sans en préciser la durée. Savais-tu toi-même de combien de temps tu avais besoin ? Carine, étrangement, n'avait pas protesté. Avait-elle perçu que ce moment de flottement pouvait vous conduire à la rupture ? Elle avait dit qu'elle comprenait sans vraiment discuter. C'est ce que tu m'avais rapporté, et je m'en étais contentée. À moins que je n'aie préféré me convaincre que cet arrangement lui allait.

Je m'étais trouvée là, à ce croisement, cette fugue que tu t'étais octroyée pour y voir plus clair. Je buvais un café dans un bar chic, près d'Opéra. Je m'étais assise au comptoir,

à côté de toi, sans rien calculer. Je ne t'avais pas vu. Toi, tu regardais au loin, la tête reposant sur ta main, pensif.

Tu m'as demandé une cigarette. À cette époque on pouvait encore fumer à l'intérieur. Je te l'ai donnée et t'ai offert du feu. Tu t'es rapproché lorsque tu as penché la tête vers la flamme. C'est là que j'ai remarqué l'éclat dans tes yeux, le noisette clair doré de ton regard, tes grandes mains fines. La chaleur que tu dégageais même sans te toucher. J'ai senti le trouble se diffuser sous ma peau, rougir mes joues.

*Aurélien*

Tu étais tout de même très absent, un genre de père intermittent. Aussi, les moments partagés avaient le goût précieux de ce qui ne dure pas.

Aujourd'hui, tu es absent, pour toujours. Parti d'un coup au cœur, vite, sans qu'on ait eu le temps de se dire au revoir. J'ai replongé dans le no man's land trouble de mes quatre ans. Aucun des mots, aucune de tes promesses n'y changera rien. Tu ne reviendras pas. Après l'enterrement, je n'ai pas pu remettre les pieds au cimetière. Pendant un bon moment.

*Ella*

Nous avons peu parlé ce jour-là. Nous sommes restés dans ce café, face à face, un temps interminable, entrecoupé de mes petits rires gênés. Tu me regardais sans faillir, moi je baissais les yeux, plus souvent. C'est fou ce qui peut se passer dans un long regard, tout ce qu'on peut y lire. Ou croire qu'on y lit. On évite plutôt de regarder une personne de façon appuyée. Par convenance ou peur de se dévoiler. On ignore combien cela rapproche, toute la profondeur qui nous relie à l'autre. C'est vertigineux. J'étais terriblement intimidée, pourtant, j'ai fini par me laisser plonger dans tes yeux et j'ai tenu ce regard, envoûtée. Je ne voulais pas que la magie cesse. Au bout d'un moment tu m'as tendu la main et tu m'as dit « viens ». Nous avons marché jusqu'aux Tuileries, l'Orangerie et la salle des *Nymphéas*.

Là, devant *Les Nymphéas*, dans cette salle ovale où chaque toile géante ne reflète que grâce et pastels, tu m'as demandé d'un ton solennel comment je m'appelais. « Ella, Ella... – tu as répété mon nom d'un ton ravi – comme

Ella Fitzgerald : tu chantes alors ? » J'ai fait oui de la tête, un sourire amusé au coin des lèvres.

Tu as voulu m'entendre sur-le-champ – plus tard je m'habituerai à tes impatiences –, et nous nous sommes retrouvés chez moi, tout naturellement. Tu as dit « c'est beau », après quelques morceaux, « j'aime ta voix ».

Tu m'as embrassée sur la joue et tu es reparti dans la nuit.

*Aurélien*

Tu m'emmenais en balade ou à la pêche, un de tes passe-temps favoris. En attendant de ferrer le poisson, tu m'apprenais les oiseaux aux jumelles, ton autre passe-temps favori. Je voyais bien qu'il y avait de la complicité dans ces échanges silencieux, mais comme tu ne parlais pas et qu'il m'en fallait peu pour me dévaluer, je me maintenais dans une sorte de non-attente, de « c'est trop beau pour y croire, donc ce n'est pas pour moi ». Histoire de me préparer au pire et de ne pas être déçu, au cas où.

Est-ce que je comptais pour toi ? Et comment en être certain ? Ces questions que je me repassais en boucle me consumaient. Et malgré tes paroles rassurantes, je ne me reposais pas dessus ; trop périlleux.